

1995

L'appartement est petit, mais bien agencé, et clair. Le matin tu te réveilles seul de ton côté du lit. Puis passes en robe de chambre marron à la salle de bain, où tu te rases et te peignes pour la première fois de la journée. À la cuisine, tu prépares la table, et pendant que l'eau de la chicorée chauffe, tu mets à jour l'éphéméride en jetant dans la poubelle à pédale, sous l'évier, le mince feuillet de la veille. Une fois assis, tu prends tes gouttes. Tu les comptes et redresses le flacon avant que la douzième ne tombe. Les gouttes, d'une jolie couleur ambrée, disparaissent dans le verre rempli au tiers d'eau minérale. Il n'y a aucun bruit, sauf peut-être celui du chauffe-eau pendant que tu laves ton bol, comme du sable qu'on déverse.

Tu traînes un peu au salon, dont tu as ouvert les volets. Le soleil qui entre par la porte-fenêtre malgré les rideaux de mousseline braque sur le bureau – une ancienne table sur laquelle plus personne ne mange depuis longtemps et dont tu conserves les rallonges au garage – un trait de lumière sale, qui donne aux piles de papiers et magazines en tout genre l'air collant. Un numéro de *L'École libératrice* luit doucement sur le petit meuble du téléphone, à côté de la porte d'entrée trois points, alors que le téléviseur, face au fauteuil

inclinable, découpé par le soleil, semble jaillir du mur blanc. Derrière le fauteuil, au contraire, il fait sombre et flou autour d'une armoire que tu n'ouvres jamais.

De retour dans ta chambre, tu dénoues ta robe de chambre et la mets dans la penderie, pour le soir, ôtes, plies et ranges ton pyjama satiné. Tu ne t'attardes pas sur ton buste maigre, dont la peau tachée habille les os et qui passe dans le miroir de la coiffeuse comme un animal étrange, une espèce d'ocelot maladif. Tu t'habilles. Toujours chaudement. Le tricot de peau sous la chemise, et la chemise sous le pull de laine vierge, si besoin est. Pour sortir: le pardessus, et la casquette, en laine également, l'écharpe aussi parfois. Tu fais le lit, ouvres le volet sur la haie de lauriers roses.

Tu passes dans l'autre chambre, tires avec précaution sur le cordon à droite de la fenêtre. Le rideau rouge s'ouvre avec des à-coups sur la même haie de lauriers pas encore assez touffus pour cacher la vue de l'immeuble d'en face. En sortant tu fermes la porte. C'est une pièce que tu ne chauffes pas. D'abord elle est au sud. Ensuite tu ne t'y tiens pas. Il y a là les affaires de mamie, qui y lisait, y faisait sa correspondance, y écoutait la radio, y cousait aussi. Toi, tu es un homme de l'image. Tu aimes la télé, le programme télé, les mots croisés qui sont à l'intérieur, que tu as une semaine pour résoudre. Un vieillard comme toi n'a pas besoin de grand-chose. Ton journal du samedi, tes biscottes, ton pack d'eau minérale. Tes remèdes, à renouveler. Le tout, à renouveler.

Tu sors chercher une demi-baguette. Le soir tu manges chez maman, tu n'as plus besoin d'aller aux

commissions aussi souvent qu'avant. Au voisin que tu croises dans le hall d'entrée, et avec qui tu échanges quelques mots sur l'avantage d'habiter au rez-de-chaussée, tu lances en t'éloignant un chaleureux « Bien l'bonjour ! » Personne au monde ne dit plus « bonjour » pour dire « au revoir ». Ou alors à Saint-Étienne ?

À la boulangerie, tu prends aussi le journal local, qui fait sa une sur les manifestations et la neige. Tu te hâtes pour manger de bonne heure, à peine le temps d'allumer la télévision pour les informations sur la 2, et attraper le bateau-bus de treize heures trente, qui accoste déjà plein. Les derniers arrivés refluent vers l'arrêt de car. On en laisse sur le quai avec leurs banderoles *Privé-Public, même combat*.

Tu manifestes seul sous la bannière de la FEN, aux cris de « Tous ensemble ! » Des gens sont venus avec leurs enfants, qu'ils portent sur leurs épaules ou tiennent par la main. Certains ont des crécelles, d'autres de petits tambours. Il y a aussi quelques chiens, dont un piqué d'autocollants en forme de cercueils portant l'inscription *Juppé, ci-gît le Plan*. Quand la foule s'assied sur la route, ou s'amuse à courir sur quelques mètres, tu te mets un peu sur le côté.

Dans le bateau qui te ramène, tu ajustes ton écharpe rayée, ôtes ta casquette quand une dame prend place en face de toi, te frottes doucement les mains. Tu essaies de ne pas regarder la façade de l'immeuble où tu as vécu d'heureuses années, et que longe la vedette. Mais ne pas regarder, c'est voir mieux encore. Le palmier dattier remplacé par un arbre dont personne ne

connaît le nom et qu'il faut tailler plusieurs fois par an pour dégager la vue. Les tamaris arrachés, le saule maigrelet et, cachés dans la ruelle, les saules pleureurs sous lesquels il faisait bon tenir un enfant par la main. Les voisins dispersés, avec qui on s'entendait si bien. Le petit balcon juste assez grand pour une chaise longue. L'odeur de cirage. La mer qui danse sur les murs. La porte accordéon entre la cuisine et la salle à manger, dont l'aimant marchait mal. Le tapis jaune. Le piano.

Pendant des mois, après que vous avez déménagé mamie et toi, tu as continué de te rendre, tous les après-midi, dans cet appartement au bord de l'eau. Enfilant tes chaussons d'autrefois, glissant sur les mêmes inusables patins, ouvrant et fermant les volets. Tu as fini par comprendre que grand-mère n'y reviendrait jamais. Qu'elle se plaisait bien mieux dans votre nouveau rez-de-chaussée, petit mais clair, bien agencé, et loin des voitures. C'était une pragmatique. Alors tu as enfin vidé les tiroirs de tes papiers, de tes photos. À l'arrivée des premiers locataires, maman a pris chez elle le piano.

Le bateau heurte le quai. Quand vient ton tour, tu remets ta casquette et te dresses pour débarquer. Tu te hâtes vers la maison. Tu ouvres le garage et sors la voiture avant que la nuit tombe, puis rentres fermer les volets. Ensuite seulement, tu ôtes ton pardessus, ta casquette, ton écharpe. Rajustes devant la glace de l'entrée tes cheveux clairsemés. Vérifies que les clefs sont sur la porte, et qu'elle est fermée.

Dans la cuisine, le néon crépite, puis cède et déverse en un coup une lumière crue. Tu t'assieds. Te sers un

verre d'eau minérale, puis un deuxième. On te répète à longueur de journée qu'il faut boire. Que c'est un truc de vieux, de n'avoir jamais soif. Tu regardes l'éphéméride. Tu te lèves et écris, sur le calendrier des postes crocheté à côté: *manifestation Toulon*, puis à la ligne suivante le programme du lendemain: *funerarium*. Les yeux vides, tu tardes à reposer le crayon, puis éteins et passes dans le salon. Là, tu n'allumes que la petite lampe du bureau.

Tu tires la chaise pour t'asseoir. En tendant le bras, tu enfonces la touche «rewind» d'un gros magnétophone noir appuyé contre le mur. La touche se relève en claquant, et tu appuies sur «play».

«Comment ça se fait que tu ne m'aies jamais parlé de ça?»

Ma voix résonne dans l'appartement immobile depuis la mort de mamie. Tu te figes à ton tour. On dirait que tu as vu passer quelque chose sur le mur d'aussi furtif qu'un lézard, ou que tu viens d'entendre un bruit vieux de plusieurs dizaines d'années, ou bien c'est un fantôme que la voix enregistrée libère. Du bout des doigts, tu dégages une photographie dissimulée sous des enveloppes soigneusement ouvertes au coupe-papier. Le cliché date de 1936. Ils sont tous là. C'est toi qui l'as pris, au retardateur, avec le Reflex que ton oncle Paul t'a offert pour tes vingt-cinq ans.

Tu fais avancer la bande.

«C'est tout ce que j'ai... Des livres de comptes, des partitions pour films muets, des disques. Et le piano, bien sûr.

– C’était pour le cinéma, tout ça, hein? Mais des marionnettes, t’as rien gardé? Elles ont disparu, les marionnettes?

– C’est mon oncle Paul, le frère de ton arrière-grand-mère, qui a gardé la ferme qu’on avait à La Madeleine, à côté de Rive-de-Gier... Elles devaient y être à La Madeleine, les marionnettes... C’est là-bas qu’on avait entreposé le théâtre. Les roulottes à l’abri sous le hangar agricole, les marionnettes dans l’étable, avec les décors et tout... Puis il a vendu... y’a ben un gars qu’était v’nu les voir de Paris, Baty y s’appelait, une célébrité, ça l’intéressait bien, nos marionnettes, ils avaient joué pour lui dans la grange et mon grand-père lui en avait fait cadeau d’une. C’est la dernière fois qu’ils ont joué, j’crois bien. »

Tu écoutes les frottements de la bande, et ça fait comme un train au loin. Pour toi-même, face au mur du salon silencieux, tu murmures, ce jour-là, on a pris le tram pour rentrer.

À droite, sur le petit meuble près de la porte d’entrée trois points, le téléphone se met à sonner. Tu prends le temps d’appuyer sur « stop » avant de décrocher. Tu t’excuses. Dis de ne pas s’inquiéter. Tu n’as pas vu l’heure, mais tu arrives, oui, oui, on n’a qu’à commencer à manger, tu seras là dans deux minutes, la voiture est prête.

La voiture est prête, rangée contre le garage dans le sens du départ. L’appartement, volets clos, ne laisse filtrer aucune lumière. Je sens dans la pénombre la paix tranquille des arbres du jardin. Je sonne. La télévision de l’appartement du premier étage crépite

en silence sur le haut des lauriers. Je sonne encore. Quelque part dans les massifs qui bordent l'allée un oiseau siffle obstinément. Je sors de ma poche le trousseau de clefs, le «double», j'essaie les clefs l'une après l'autre. C'est sûr, le retard, l'obscurité, le jardin, la voiture, que quelque chose ne va pas.

Je sonne de nouveau, je tape à la porte. Je trouve la clef enfin, la fine étoile que forme le pêne.

Tu es sur le carrelage de l'entrée, impeccable, l'écharpe bien mise sous le col du pardessus, la casquette encore sur la tête, le peigne à portée de main.

Le garçon épicier suppliant les saltimbanques de l'emmener avec eux

Quand l'histoire commence, en 1850, Auguste dort profondément. Dans son rêve, il se tient à la croisée de deux chemins. Il hésite. La route qu'il doit prendre se déroule claire devant lui, mais il est tenté par l'autre, comme à flanc de coteau, dont il ne sait où elle va. Sous le drap, son corps de jeune garçon est raide comme un piquet, il repose sur le dos, les bras le long des flancs, la tête dans l'axe des jambes serrées, comme tendu par un fil invisible, les pieds pointant le plafond bas de la soupenette. Dans son rêve il y a un chien menaçant à quelques pas sur cette route, et pour savoir si le chien va fuir ou l'attaquer il faudrait qu'il approche. Il regarde ses pieds et, soudain cassé en deux, comme mu par un mécanisme silencieux, oscillant à peine à la manière du diable jailli de sa boîte, il se dresse hors du sommeil et sur son lit.

C'est l'aube, et le ciel par la lucarne a la même couleur terne que les routes de son rêve. Auguste était jusqu'à aujourd'hui garçon d'épicerie. La main sur la clenche qui commande la porte vermoulue de sa chambre, il imagine d'abord, il ne sait pas pourquoi, les marches incurvées derrière le battant. Il se les figure une à une, jusqu'à la dernière, et le sable au sol de la réserve, et la vouûte entre la réserve et la boutique.

Lorsque Blandin, l'épicier, lui a proposé il y a deux ans de rester dormir ici, il a tout de suite accepté: chaque soir depuis, il est comme Ali Baba dans la grotte des quarante voleurs, la boutique murée derrière ses volets en bois, les victuailles chatoyant à la lumière du quinquet. Le silence surtout est merveilleux, quand on a grandi comme Auguste dans un débarras d'auberge, à la merci du dernier voyageur exigeant pitance, des imprécations d'ivrognes mauvais, et des ronflements de la femme de l'aubergiste, matrone à l'haleine empestée, tenant seule la baraque depuis l'aphasie subite de son mari, foudroyé un soir qu'il distillait le cidre dans l'appentis ouvert sur le verger. Auguste n'a même pas demandé à sa mère s'il pouvait s'installer chez Blandin. Ils ne se sont jamais trop parlé, et elle se contente la plupart du temps de gémir sur son sort les genoux à terre, les bras jusqu'aux coudes dans l'eau savonnée, ressassant la même histoire de malchance et d'abandon.

Cette place de garçon d'épicerie, c'était une sacrée veine. Auguste en viendrait presque à regretter sa décision. Est-ce vraiment lui qui la semaine dernière a demandé à Blandin consterné son congé? Le panier qu'il tient à la main, garni de morceaux de choix, n'est-il pas destiné à une cliente lointaine que Blandin veut soigner en la faisant livrer de bonne heure? Entre le pain et le fromage, il voit briller le couteau que son patron content de son bagout lui a offert pour son anniversaire.

Car – si ce n'est avec sa mère – Auguste parle beaucoup. Même seul, le soir, dans sa caverne. Blandin y a tout de suite vu un avantage commercial: pendant que le gamin leur fait l'article, les pratiques attendent leur tour sans impatience dans l'étroit boyau de la

boutique. Parfois même il le laisse les servir, parce qu'il sait y faire, toujours un compliment aux lèvres, une attention humide au coin de l'œil. Blandin n'a pas de fils et pour sa fille sa femme a beaucoup trop d'ambition. Il verrait bien Auguste lui succéder et ajouter son nom au sien sur l'enseigne : *Épicerie Blandin et Pitou*.

Mais le jeune homme s'est ressaisi. Il abaisse la clenche, pousse la porte, descend l'escalier en pestant doucement contre sa jambe gauche qui le fait boiter plus que d'habitude, hume une dernière fois l'odeur mêlée des comestibles et de la pierre froide, et sort sur le trottoir par la remise, dont il glisse la clef sous le volet de bois de la boutique, quelques mètres plus haut. Il ne croise personne à cette heure matinale. Il descend la rue en funambule, la main droite effleurant les murs, la main gauche serrée sur le panier préparé par Blandin. De dos on dirait qu'il tombe, avec sa patte folle, dans la grand-rue pentue. Pourtant il avance, les yeux fixés sur l'auberge en bas, collée au pont comme une verrue, un peu en retrait du croisement. Dans la cour qu'il connaît bien pour y avoir joué assis dans la poussière, il aperçoit la roulotte de Chok. Il lit mal les lettres peintes sur la bâche, mais Chok lui apprendra. Chok a dit qu'il lui apprendrait tout.

Vers l'est le jour blanchit encore. C'est par là que la roulotte est arrivée il y a un mois. Et d'un coup ce fut comme s'il n'y avait pas eu de route avant. Comme si la roulotte l'avait créée. Auguste s'était mis à rêver aux endroits où mènent les routes, ou plutôt à l'endroit où elles mènent toutes, lui pour qui l'univers tenait entre les fermes du plateau au nord, le cimetière au sud, le virage aux herbes douces des dimanches amoureux à l'ouest, la butée d'une haie à l'est (il avait poussé

jusque-là un jour, mais pas plus loin, saisi qu'il avait été de découvrir un monde parallèle au sien).

Après s'être installés à l'auberge, Chok et sa nièce étaient allés se déclarer aux autorités compétentes, soit Yvetot le maire, et l'avaient assuré de leur moralité et de la décence de leur spectacle. Yvetot sans se faire prier avait accordé le sésame. C'était temps de récolte et l'humeur était à la distraction. Au sortir de l'hôtel de ville, Joséphine avait avisé l'épicerie, papa Chok, il me faut des épingles. Vous traversez avec moi ?

Au carillon qui signalait que quelqu'un poussait la porte, Auguste avait tourné la tête. Chok entra le premier, imposant, et dans son ombre Joséphine. Blandin mesurait son riz à une paroissienne vigilante, et il ne s'interrompit pas. Auguste, curieux des étrangers, avança au-devant d'eux pour leur demander joyeusement ce qui leur ferait plaisir. La formule ne plut d'abord pas à Chok, mais quand il leva les yeux sur Joséphine il vit qu'elle prenait au sérieux la question. Elle avait baissé la tête vivement et attendait que son oncle réponde à sa place, ce qui ne lui ressemblait pas et tombait mal à propos. Il s'apprêtait néanmoins à se ridiculiser en demandant des épingles pour son crâne chauve quand le commis vint à son secours en s'excusant de sa vivacité. Les gens d'ici me connaissent et me pardonnent ma familiarité, dit-il. Vous avez tout à fait raison de la trouver déplacée. Il lançait ça en souriant, et Chok ne pouvait dire si ce qu'il lisait dans les yeux du jeune homme était rouerie ou naïveté. Joséphine en tout cas s'enquit des épingles, le garçon lui en sortit trois modèles, dont il lui vanta les avantages et inconvénients respectifs, les usages spécifiques, la solidité.

La présentation dura un certain temps. Chok était admiratif. Il voyait bien que le drôle prenait plaisir aux mots, qu'il faisait l'article en virtuose, en imprimant aux explications qu'il donnait un rythme à la fois gourmand et léger. Quand Auguste s'arrêta, il y eut un court silence, puis le gros homme s'ébroua imperceptiblement. La demoiselle avait choisi. Ils réglèrent. Chok s'entendit alors proposer, venez donc au spectacle demain, pour la première, nous vous invitons ! Et il lui glissa dans la main un imprimé qu'il avait tiré de sa poche, grossièrement plié en quatre, sur lequel se lisait, dans un encart mouluré :

THÉÂTRE DES FANTOCCINI

M. Chok prévient le public qu'il donnera, chaque jour annoncé sur cette affiche, une représentation des plus variées, choisies dans le répertoire suivant :

La Foi, l'Espérance et la Charité; 30 ans ou la Vie d'un joueur; L'Enfant prodigue; La Grâce de Dieu; La Naissance ou la Nativité de N.S. J.-C. ; La Vie, la Mort et la Résurrection du Christ; Joseph vendu par ses frères; Geneviève de Brabant; Cocoli ou le Siège de Capara; La Maison mal gardée; Le Prophète; La Juive; Robert le diable; La Tour de Nesle; Victor ou l'Enfant de la forêt; Lisette à Paris; Le Mariage de Fanchon; Le Savetier et le Financier; Marie-Jeanne.

Le public est assis commodément et la salle est parfaitement chauffée. Il y aura représentation les dimanche, mardi, jeudi et samedi. On commencera à 7h½ la semaine et à 7h le dimanche.

Prix des places: Premières, 50c. ; Secondes, 25; Troisièmes, 15.